

LA SEMAINE

••• REVUE DE LA PRESSE •••

VOL. I.

QUÉBEC, 15 AVRIL 1895.

No 4.

Feuilleton de "Le Sentiment"

No 2.

ROMAN CANADIEN

LE ROI DES ETUDIANTS

Je le sais. Quand ce devrait être demain, j'aurais encore le temps nécessaire à mes petits préparatifs.

— Dieu veuille, mon cher Després, que tu réussisses à empêcher un mariage aussi malheureux ! Mais...

— Mais quoi ?

— En serai-je plus avancé, et Laure m'en aimera-t-elle davantage ?

Qui te prouve qu'elle ne t'aime pas déjà assez ?

— Tout me le prouve : sa manière d'agir avec moi, sa froideur hautaine, ses airs protecteurs, et jusqu'à cette réserve cérémonieuse qui a remplacé la douce intimité et les naïfs épanchements d'autrefois.

— Hum ! il faut quelquefois prendre les femmes à rebours, et leurs grands airs dédaigneux masquent souvent un dépit qu'elles dissimulent avec peine.

— Je ne crois pas que ce soit le cas pour Laure : son cœur est trop haut placé pour recourir à ces petits moyens.

— Qu'en sais-tu ? Personne ne comprend les femmes, et les amoureux moins que tous les autres. Ecoute-moi, Champfort : la femme est un être pétri de contradictions, qu'il ne faut croire qu'à la dernière extrémité. J'en sais quelque chose.

— Tu es sévère, Després, et tes malheurs passés te rendent injuste.

— Je ne crois pas. Il est possible, après tout que Mlle Privat soit une exception à la règle générale. C'est ce que nous verrons. Quoiqu'il en soit, pour me former une opinion solide sur ton cas, fais-moi l'historique de tes relations avec ta cousine.

— A quoi bon ?

— Il le faut.

— Allons, je me résigne et je ne vous cacherai rien.

Les chaises se rapprochèrent, et Champfort commença.

— J'ai connu ma cousine, il y a environ six ans. J'avais alors seize ans et elle entra dans sa quatorzième année. Mon père était mort depuis longtemps, et ma mère venait à son tour de payer son tribut à la nature. Resté orphelin et sans ressources, j'envisageais l'avenir avec frayeur, lorsqu'un jour, un étranger entra dans mon petit logement et m'annonça qu'il venait de la part de ma tante Privat, la sœur de ma mère, et qu'il avait instruction de

m'emmener à la Nouvelle-Orléans. Il me donna une lettre de ma bonne tante et l'argent nécessaire pour régler toutes mes petites affaires.

— Rien ne me retenait plus à Québec. Aussi mes préparatifs ne furent-ils pas longs, et quinze jours plus tard, j'étais à la Nouvelle-Orléans, ou plutôt, à quelques milles de là, dans une charmante habitation que possédait mon oncle sur sa plantation, près du lac Pontchartrain.

— Je passai là les deux plus belles années de ma jeunesse, vivant comme un frère avec les deux charmants enfants de mon oncle, Edmond et Laure. Edmond avait à peu près mon âge, et Laure, deux années de moins.

— Que de gaies promenades nous avons faites ensemble dans les champs de cannes à sucre ou sur les bords du lac ! que de douces causeries nous avons échangées sous la large veranda de l'habitation !

— La guerre civile, qui se déchaînait alors avec fureur dans plusieurs Etats de l'Union, ne se traduisait encore en Louisiane que par des mouvements de troupes et une agitation formidable. Mais, tout en enflammant nos jeunes cœurs d'un noble amour pour la cause du Sud, elle ne troublait pas autrement notre paisible existence.

— Sur ces entrefaites, mon oncle, qui était colonel, partit avec son régiment pour rejoindre l'armée. Ce fut notre premier chagrin. Mais comme il nous déclara qu'il pourrait venir de temps en temps à l'habitation, nous nous consolâmes assez vite de ce contretemps.

— Ainsi qu'il l'avait dit, mon oncle revint un mois après son départ. Il était accompagné d'un jeune homme du nom de Lapierre.....

— Hein ! Lapierre ? interrompit le Caboulot.

— Oui, Lapierre. Ce nom est-il connu ?

— Peut-être.... Mais il y a tant de personnes qui s'appellent ainsi. Continue.

— Je disais donc que le colonel était accompagné d'un jeune homme du nom de Lapierre, qui se disait de Québec et dont ma tante avait, en effet, connu la famille, lorsqu'elle même y demeurait. Mon oncle s'était pris d'une véritable amitié pour ce Lapierre, et il en avait fait son compagnon inséparable.

Comment cet étranger était-il parvenu à s'insinuer ainsi dans les bonnes grâces du colonel ? quels services lui avait-il rendus ? Je l'ignore encore.

— Moi, je le sais ! interrompit Després, Lapierre courait alors d'une armée à l'autre pour spéculer sur les vivres. Un jour, il guida le régiment du colonel Privat dans une marche nocturne qui amena la capture d'un convoi ennemi.

Telle est l'origine de sa faveur auprès de la famille Privat.

— D'où tiens-tu ce renseignement ? demanda Champfort surpris.